Cahiers d'Asie centrale

17/18 | 2009
Le Turkestan russe : une colonie comme les autres ?

Construire et vivre le Turkestan russe : un regard double sur une rencontre coloniale

Svetlana Gorshenina et Sergej Abašin

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/1144
ISSN : 2075-5325

Éditeur
Éditions De Boccard

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2009
Pagination : 7-14
ISBN : 978-2-8048-0174-8
ISSN : 1270-9247

Référence électronique
Svetlana Gorshenina et Sergej Abašin, « Construire et vivre le Turkestan russe : un regard double sur une rencontre coloniale », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 17/18 | 2009, mis en ligne le 11 mai 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/asiecentrale/1144

© Tous droits réservés

Construire et vivre le Turkestan russe : un regard double sur une rencontre coloniale

Svetlana Gorshenina, Sergej Abashin

En dépit des apparences, la dénomination du Turkestan russe n'offre aucune définition facile, tant sur le plan géographique qu'historique. Bien qu'il soit très souvent utilisé en tant qu'équivalent direct d'Asie centrale russe (y compris dans le présent ouvrage), le Turkestan russe ou, plus exactement, le gouvernorat du Turkestan [*Turkestanskoe general-gubernatorstvo*], puis le territoire du Turkestan [*Turkestanskij kraj*] ne constitue qu'une partie seulement des possessions coloniales russes du « cœur de l'Asie ». Au XIX^e^ siècle, il voisine avec le territoire des Steppes [*Stepnoj kraj*], la province de Kouldja (Ili), les protectorats de Boukhara et de Khiva et quelques petites principautés du Pamir. À l'exception de Kouldja, l'ensemble de ces possessions correspond aujourd'hui à l'espace occupé par les cinq républiques ex-soviétiques de l'Asie centrale (le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizstan et le Kazakhstan).

Les composantes de l'Asie centrale russe ont connu plusieurs configurations dirigées par des gouverneurs militaires représentants du pouvoir tsariste[1]. La prise en 1853 du fortin d'Ak-Mechet' du khanat de Kokand inaugure la conquête proprement dite des territoires centrasiatiques, à la suite de quelques démarches diplomatiques et d'un certain nombre de campagnes militaires infructueuses doublées d'un encerclement progressif de la région au moyen de multiples dispositifs de surveillance militaire surnommés *lignes défensives* [*oboronitel'nye linii*]. Cet événement-clef donne bientôt naissance à la province du Turkestan [*Turkestanskaja oblast'*] qui, depuis mars 1865, fait partie du gouvernorat d'Orenbourg.

Prise par le général Mikhail Chernjaev, Tachkent est d'abord transformée en khanat indépendant du khanat de Kokand mais sous protectorat russe à partir

[1] Le poste de général-gouverneur du Turkestan a été successivement occupé par K. P. von Kaufman (1867-1882), M. G. Chernjaev (1882-1884), N. O. von Rozenbakh (1884-1888), A. B. Vrevskij (1889-1898), S. M. Dukhovskoj (1898-1900), N. A. Ivanov (1901-1904), N. A. Tevjashov (1904-1905), D. I. Subbotich (1905-1906), N. I. Grodekov (1907), P. I. Mishchenko (1908), A. V. Samsonov (1909-1913), A. N. Kuropatkin (1916-31 mars 1917). La nomination des gouverneurs Flug, Martson et Erofeev entre 1914 et 1916 n'a pas été ratifiée par le tsar.

de juin 1865, avant son inclusion, le 27 août de la même année, dans les limites de la province contiguë du Turkestan. Deux ans plus tard, en juin 1867, Alexandre II sépare cette province du gouvernorat d'Orenbourg pour la transformer en gouvernorat du Turkestan indépendant, ses provinces du Syr Darya et du Semirechie étant centrées sur Tachkent et Verny (Almaty). La province du Semirechie reçoit alors une partie de la province de Semipalatinsk qui avait appartenu auparavant au gouvernorat de Sibérie occidentale.

Le gouvernorat du Turkestan s'agrandit par la suite assez vite, par une série d'annexions : celle de la province du Zerafshan, composée des territoires anciennement boukhariotes centrés sur Samarcande et Katta-Kurgan (1868), puis celle du département de l'Amou Darya [*Amu-dar'inskij otdel*], qui s'étend sur la rive droite auparavant khivienne du fleuve (1873), avec quelques ports sur la rive gauche, ainsi que celles de Kouldja et de Kokand, dont les khanats, après leur conquête complète, sont respectivement transformés en territoire de l'Ili [*Ilijskij kraj*] (1871) et en province du Ferghana (1876). La signature de deux traités en 1868 et 1873 transforme Boukhara et Khiva en protectorats russes dépendants du général-gouverneur du Turkestan.

Deux territoires, en revanche, vont à nouveau quitter le contrôle direct de l'administration turkestanaise. Kouldja, en effet, est restituée à la Chine en 1881, tandis que la province transcaspienne (créée sur la base du département Transcaspien [*Zakaspijskij otdel*, 1873] et de l'oasis d'Akhal-Téké récemment conquise) connaît un transfert vers la principauté du Caucase [*Kavkazskoe namestnichestvo*] dont elle dépend jusqu'en 1890 ; c'est dans ce contexte que la périphérie turkmène du khanat de Khiva tombe sous le pouvoir russe en 1885 à la suite de la prise de Kouchka.

En 1882, année marquée par la mort du premier général-gouverneur du Turkestan K. P. von Kaufman, la province du Semirechie est momentanément rattachée au territoire des Steppes que l'on vient récemment de restructurer sur le plan administratif, avant de revenir au Turkestan en 1897, en même temps que la province transcaspienne qui, depuis 1890, avait bénéficié d'un statut particulier sous la responsabilité directe du ministère de la Guerre. Malgré leur retour dans le giron du Turkestan, ces deux provinces – la Transcaspie et le Semirechie – conservent leur législation particulière et sont gouvernées conformément aux règlements antérieurs : la Transcaspie conserve le règlement temporaire mis en place pour sa gestion en 1890, tandis que le règlement des Steppes établi en 1891 reste en vigueur au Semirechie. Ces règlements vont toujours différer de ceux arrêtés en 1886, 1892 et

1906 pour l'administration du territoire du Turkestan et mis en application dans les provinces du Ferghana, du Syr Darya et de Samarcande (dernière province à avoir été créée en 1887). En 1900, la province du Ferghana est renforcée par l'annexion du Pamir oriental.

Face à cette géographie embrouillée, la chronologie n'est guère plus claire. Formellement, le gouvernorat du Turkestan existe de 1867 à 1917. La création de l'Asie centrale russe peut cependant être reculée jusqu'à juin 1865 (date de la prise de Tachkent et de la création de la province du Turkestan dans le cadre du gouvernorat d'Orenbourg conformément au règlement temporaire de 1865) ; on peut également la faire remonter à 1854 (avec la fondation de la ville de Verny), à 1853 (avec la prise d'Ak-Mechet', fortin du khanat de Kokand sur le Syr Darya ultérieurement transformé en fort Perovskij), ou bien aux années 1845-1848 (établissement des lignes défensives d'Orenbourg et du Syr Darya à partir du fort Raim), voire, enfin, à 1839, année de la première et très malheureuse campagne militaire russe menée contre Khiva par le général Perovskij.

La date marquant le « point final du Turkestan russe », peut, quant à elle, coïncider, comme on le propose traditionnellement, avec la révolution bolchevike de 1917, ou avec la période de la délimitation nationale entre 1924 et 1936 au cours de laquelle la nomenclature topographique et les configurations administratives tsaristes sont remplacées par les soviétiques, ou, enfin, avec la dissolution de l'Union soviétique qui remet la tâche de la décolonisation entre les mains des cinq républiques de l'Asie centrale.

Les limites formelles adoptées dans cet ouvrage pour délimiter dans le temps le Turkestan ou l'Asie centrale russes seront avancées à l'année 1839 de manière à pouvoir observer sur la durée la plus longue possible les particularités de cette rencontre coloniale, mais resteront fixées sur l'année 1917, dans l'espoir qu'il nous sera possible de consacrer plus tard un nouveau volume à la période de transition marquée dans les années 1920-1930 par des types de discours et de préoccupations très différents.

Malgré la mise en évidence de certaines subtilités géographiques et chronologiques, nous constatons que, sur le plan historique, l'évaluation du Turkestan russe reste encore plus problématique. La conquête puis la gestion par la Russie des steppes kazakhes, de l'émirat de Boukhara et des khanats de Khiva et de Kokand, inspirent sans cesse des questions auxquelles les historiens tentent de répondre en réduisant souvent cette période complexe à quelques grandes idées sur les effets de la colonisation russe. Cette généralisation se

comprend mieux si l'on sait que, pendant la période stalinienne et la Guerre froide, les archives russes, chinoises et centrasiatiques sont restées closes aux chercheurs occidentaux. Depuis la dissolution de l'Union soviétique et l'ouverture des archives relatives au Turkestan, de nouvelles approches remettent en cause la vision du passé que projettent la Russie et les nouveaux États indépendants. Toutefois, selon les traditions historiographiques et les points de vue adoptés (ceux des conquérants russes, des habitants de l'Asie centrale ou des Occidentaux), les chercheurs proposent de décrire le Turkestan russe tantôt comme une structure non coloniale spécifique, tantôt comme une colonie extrêmement atypique différant radicalement des possessions des autres puissances coloniales, ou, tantôt encore, comme un fait colonial susceptible d'entrer dans la typologie traditionnelle. Suivant la position choisie, l'accent porte soit sur les discours géopolitiques des élites politiques, militaires ou intellectuelles tsaristes à propos des affinités particulières entre la Russie et l'Asie, soit sur la « mission civilisatrice » de la Russie, ou sur son rôle d'exportatrice du modernisme, soit sur le caractère impérialiste de son intervention dans l'« Asie féodale », suscitant des mouvements populaires de résistance anticoloniaux[2]. Avec ce tour d'horizon, il devient évident que l'histoire du Turkestan colonial russe requiert une approche attentive et nuancée. Exigeant la remise en question de plusieurs aspects de la situation coloniale dans les périphéries méridionales russes, cette nouvelle analyse peut se fonder sur des concepts largement utilisés dans les études des autres empires occidentaux tels que l'impérialisme, l'orientalisme et le colonialisme, sans néanmoins oublier l'héritage du post-modernisme et du post-structuralisme.

Dans l'optique de ces nouvelles approches, l'un des buts recherchés dans cet ouvrage a été d'analyser comment, de 1839 à 1917, à une époque marquée par l'expansion et les querelles des puissances impérialistes, une rencontre décisive se produit entre la Russie et l'Asie centrale. L'élite tsariste découvre pour soi-même une Asie centrale réelle, tout en créant son propre Turkestan russe dont elle diffuse l'image aux quatre coins du monde, sans vraiment en faire l'antithèse directe des pratiques occidentales, mais plutôt une sorte de compromis entre l'Orient et l'Occident. Des mouvements contradictoires animent l'empire eurasiatique quand le Tsar transforme l'espace soumis des steppes et des oasis en un territoire cartographié, projetant depuis Saint-Pétersbourg des idées souvent conçues sous l'influence de savants ou de techniciens européens. La

[2] La diversité des approches méthodologiques à l'égard du Turkestan russe et leur évolution dans le temps sont exposées par Svetlana Gorshenina dans le second article de l'introduction.

population locale est vouée à vivre dans ce monde en cours de transformation, soit en contribuant à la réalisation de ce processus, soit en opposant une farouche résistance à la propagation des nouvelles données. La rhétorique de légitimation de l'occupation russe façonne toutefois les représentations mentales que se font les sujets de l'empire. Après plus d'un demi-siècle de présence tsariste en Asie centrale, on observe une fusion des projets initiaux, des tentatives de façonner l'histoire, ainsi que de nombreuses innovations à usage tant interne qu'externe.

Le type de reconstruction du passé colonial exposé ici fait revivre les doutes, les rêves, les projets et les déceptions des « colonisateurs » et des « colonisés », les accélérations de l'histoire et les coups de frein de la géographie qui ont émaillé tour à tour la conquête de l'Asie centrale, puis la division de l'espace centrasiatique et la construction du Turkestan russe. En fin de compte, on commence à saisir de manière stéréoscopique une histoire qui montre une dynamique coloniale sous forme de force certes créative, mais extrêmement ambiguë. Dans cette optique la question du rôle positif ou négatif de la présence coloniale russe dans la région cède la place, tout en évitant une guerre des mémoires, à l'analyse des éléments d'importance variable qui ont marqué cette rencontre coloniale entre la Russie et l'Asie centrale, au cours de laquelle les situations sociales, culturelles, idéologiques et économiques ont été radicalement bouleversées des deux côtés. En outre, alors que, dans les études précédentes, pour la plupart pionnières, les « colonisateurs » et les « colonisés » ont été traités séparément[3], cet ouvrage tente de réunir sous la même couverture les analyses de leurs motivations et de leurs actions comme un carrefour d'interprétations croisées et non bipolaires.

Les auteurs de cette analyse sont des chercheurs qui représentent des écoles scientifiques diverses – française, nord-américaine, russe, suisse, italienne et japonaise[4]. Leurs articles, élaborés essentiellement sur la base de documents d'archives inédits, d'une relecture des publications de l'époque et d'une réinterprétation des données iconographiques, témoignent, d'une part, d'une renaissance de l'intérêt pour l'histoire coloniale du Turkestan russe et, d'autre part, de la possibilité actuelle de l'interpréter à partir de points de vue différents, dans le contexte comparatif qu'offre le cadre des projets internationaux, inexistants naguère, pendant la « guerre froide ».

[3] Voir, entre autres, B. Eschment, and H. Harder (eds.), *Looking at the Coloniser. Cross-Cultural Perceptions in Central Asia and the Caucasus, Bengal, and Related Areas*, Würzburg : Ergon, 2004.

[4] Malheureusement, la participation projetée des collègues centrasiatiques à cet ouvrage n'a pas pu se réaliser, car les sujets liés à la période coloniale sont encore peu souhaités dans certains pays d'Asie centrale.

Les premières séquences de la rencontre coloniale en Asie centrale russe sont fixées à un « moment historique précis », qui correspond au début de la conquête russe. En anticipant les démarches militaires et, plus tard, en parallèle avec elles, des fonctionnaires tsaristes voient dans l'islam un outil de politique à la fois intérieure et extérieure. Recourant à des idées de tolérance et de non-intervention dans la vie religieuse des habitants de l'Asie centrale, ils tentent de prouver le « particularisme » de la présence russe en Asie centrale, de gagner la confiance des musulmans et de contrecarrer l'expansion britannique vers le nord des Indes (cf. l'article de Robert D. Crews). Parallèlement, les intellectuels slavophiles affinent le système de légitimation de l'avancement russe en Asie centrale en l'expliquant non comme une aventure coloniale, mais comme un retour naturel vers leurs propres sources aryennes, une idée qui obtient par la suite un soutien particulier dans les sociétés scientifiques du Turkestan russe (cf. Marlène Laruelle).

En même temps, dans un contexte de discussions interminables où l'on met l'accent sur l'absence de rentabilité de la nouvelle colonie, les premiers administrateurs coloniaux du Turkestan russe tentent de construire une image d'exportation de l'« eldorado turkestanais » en organisant des expositions turkestanaises, nationales et universelles (1867-1872) avec l'appui de scientifiques, d'artistes et de photographes (cf. Svetlana Gorshenina). Cette vision de vitrine – à la fois futuriste, utopique et exotique – connaît un grand succès, même si les toutes premières impressions artistiques et littéraires, comme notamment celles de Vasilij Vereshchagin, offrent – dans l'esprit de l'« orientalisme » d'Edward Saïd – une représentation très ambiguë et assez noire du Turkestan, comme pays « attardé » et « barbare » (cf. David Schimmelpenninck van der Oye).

Dans un contexte où l'on cherche toujours à justifier la poursuite de l'offensive sur les khanats centrasiatiques, les militaires russes proposent l'idée selon laquelle l'armée impériale pourrait utiliser les légendaires chevaux de l'Asie centrale, ajoutant que la race et la manière « indigène » de les élever doivent évidemment être « améliorées ». Ce projet est mis en avant dans les discours officiels comme un argument sûr et l'une des preuves des futurs bénéfices que l'on pourra retirer de l'exploitation des territoires conquis (cf. Carole Ferret).

Pendant les premières décennies de présence stable des Russes en Asie centrale, la rencontre coloniale est marquée par un travail de transformation extrêmement actif qui, au nom de la modernisation, touche tous les aspects de la vie de la société musulmane sédentaire et nomade. Les politiciens et les

ingénieurs élaborent des projets de voies ferrées qui, comme outils de soumission morale et militaire, transforment un espace en territoire, et sont appelés à changer l'ordre et la manière de se mouvoir dans la région (cf. François Lantz). En même temps, les spécialistes en irrigation, héros d'un « impérialisme hydraulique » qui se laissent emporter par des légendes anciennes, amorcent la reconstruction du système de répartition des eaux et de la terre du Turkestan, subordonnant ces éléments à des projets futuristes empreints de gigantomanie, ainsi qu'à des idéaux de progrès (cf. Ekaterina Pravilova). La médecine moderne et la politique de la santé, attributs incontournables de la modernité, deviennent l'un des canaux essentiels par lesquels se renforce l'interventionnisme de l'État russe dans le mode de vie traditionnel et constituent, par ce biais, un instrument de légitimation politique à succès : le pluralisme médical est destitué au profit d'une conviction de plus en plus forte prônant une rationalité unique et une supériorité de la médecine occidentale dont les principes sont propagés par les Russes (cf. Sophie Hohmann).

La « scène coloniale » n'est pas la seule à se transformer : les « acteurs passifs » n'échappent pas non plus à l'obligation d'une modification profonde. La rencontre coloniale attire l'attention des savants orientalistes dans un processus où l'on discute l'identité de plusieurs groupes de population. Au nom de la science européenne, ces spécialistes se sentent en droit de juger l'identité « indigène », de lui inventer son histoire, de formuler ses éléments-clefs et de légitimer ses appellations (cf. Sergej Abashin).

À l'aube du XX^e^ siècle, toutefois, l'enthousiasme omniprésent, la certitude qu'on pourra rapidement construire au Turkestan la vitrine idéale d'un Empire russe renouvelé, ainsi que la conviction que les Russes possèdent des qualités particulières pour une colonisation pacifique, pratiquement « fraternelle », tournent à la déception. Les illusions s'écroulent. C'est ce que nous montre l'analyse des décisions de l'administration turkestanaise et de son système de représentations, qui nous dévoile toute l'ambiguïté de l'entreprise coloniale russe (cf. Jeff Sahadeo).

Le déroulement des événements dans la « mise en scène coloniale » se lit non seulement à travers le miroir courbe des acteurs russes, mais également à travers celui des habitants locaux. Né dans le cadre de la situation coloniale et portant ses stigmates, le djadidisme turkestanais tente dès les tous premiers moments de la présence russe dans la région d'« instrumentaliser » cette rencontre coloniale : au fur et à mesure que se réalise le programme de la modernisation, les djadids collaborent de plus en plus avec les conquérants,

afin de s'assurer une place centrale dans le nouveau système en train de se former (cf. Adeeb Khalid). Dans le même but, mais prétextant une préservation de la tradition musulmane, les élites religieuses représentant le courant coranique traditionnel n'échappent pas non plus à une collaboration avec l'administration russe quand elles autorisent cette dernière à intervenir dans l'exécution du droit musulman (cf. Paolo Sartori). En contradiction avec l'optimisme initial, la politique de cooptation des élites locales et de soi-disant non intervention dans les affaires religieuses musulmanes aboutit au fiasco – encore un ! – de l'administration coloniale russe : l'appel des leaders soufis à la réislamisation de la société turkestanaise en protestation contre la russification des musulmans débouche sur une sanglante révolte à Andidjan en 1898 (cf. Hisao Komatsu). Mythifié, le souvenir de cet événement, comme ceux d'autres semblables, sera utilisé quelques décennies plus tard par la propagande soviétique dans le but de dévoiler le caractère «réactionnaire» du régime tsariste ; ironie du sort, le cinéma ouzbek des années trente tournera cette accusation en critique d'Ésope contre les Soviets eux-mêmes (cf. Cloé Drieu).

La reconstruction de ces quelques éléments de la rencontre coloniale au Turkestan russe n'aurait pas été possible sans le dévouement et l'enthousiasme des participants à ce projet, le soutien constructif du directeur de l'IFEAC M. Bayram Balci, l'encouragement permanent et la contribution décisive du directeur du Réseau Asie-IMASIE, M. Jean-François Sabouret, et de son équipe[5], l'aide généreuse de Mmes Maya Anderson, Vanessa Balci, Danielle Rouvier, MM. Philippe Frison et Timothy Portice pour les traductions et les corrections des articles, ni celle de Mme Carole Ferret et de MM. Stéphane Dudoignon et Claude Rapin pour leurs observations pertinentes, ainsi que la correction et la relecture finale du volume. Que tous soient ici chaleureusement remerciés.

Paris-Lausanne-Moscou, 2006-2010

[5] Certains des co-auteurs de cet ouvrage (C. Ferret, S. Gorshenina, F. Lantz et P. Sartori), ainsi que M. Buttino, ont présenté leurs sujets dans le cadre du 3e Congrès du Réseau Asie-IMASIE organisé par J.-Fr. Sabouret en septembre 2007. Une table ronde a également été organisée par le Réseau Asie-IMASIE le 19 mai 2009, dans l'attente de la sortie de cet ouvrage, longuement reportée pour des raisons indépendantes de notre volonté, et pour la préparation d'autres publications relatives au thème du colonialisme russe en Asie centrale.